

INTRODUCTION

La République centrafricaine (RCA), ancien Oubangui-Chari,

coutumes guerrières arabes », que la nouvelle religion n'a fait que conforter et perpétuer.

L'impact de ce commerce nord-africain, peu documenté et qui n'a jamais atteint les proportions de la traite atlantique, a été davantage culturel et social qu'économique. Cette pratique a surtout conduit à d'importants transferts de population des forêts d'Afrique centrale et orientale vers l'Égypte, le Maghreb et la péninsule arabique.³ Cordell (2002 : 17) considère que l'interdiction coranique de l'asservissement des musulmans semble avoir forcé les marchands à organiser des raids de plus en plus loin vers le sud 'païen', d'abord dans le sud du Tchad, puis en RCA, « la razzia se substituant au jihad en vue de l'expansion de l'islam » (Botte 2010 : 13).⁴ Les chefs de guerre du Soudan occidental illustrent cette pratique : ils avaient l'habitude de faire des incursions en savane et dans les forêts du sud en saison sèche quand les déplacements étaient plus faciles. À partir de 1830, ces raids se sont intensifiés et en 1874, la traite négrière s'étendait autour du lac Tanganyika, pénétrant le continent de plus en plus profondément et dépeuplant des régions entières (Cameron 1888 : 265).

Tisserant (1955 : 19-20) fait état, en particulier, d'une migration massive des Banda, l'un des principaux groupes ethniques de la RCA et probablement l'un des plus affectés par les raids des marchands d'esclaves.⁵ Il rapporte avoir rencontré un vieux Banda à Bambari, qui lui révéla avoir été emmené en esclavage en direction du Nil avec d'autres captifs avant de pouvoir s'échapper. Les autorités coloniales françaises calculèrent que dans les dix dernières années du dix-neuvième siècle, plus de 6 000 personnes par an avaient été réduites en esclavage et emmenées vers le nord – pour Gordon (1987 : 10), ce chiffre aurait dépassé 1 250 000 entre 1770 et 1900.⁶ Au total, Raymond Mauvy, cité par Gordon (1987 : 19), considère qu'entre le septième et le vingtième siècle, environ quatorze millions d'Africains ont été emmenés

³ Si le marché aux esclaves de Zanzibar, qui recrutait dans l'intérieur du continent africain, est le plus connu, de nombreuses caravanes se dirigeaient directement vers le nord.

⁴ Selon Botte (2010 : 40), la razzia, pratique considérée comme illicite, n'en a pas moins perduré entre le neuvième et le dix-neuvième siècle.

⁵ Les Banda occupent le cœur de la RCA mais plusieurs sous-groupes se retrouvent dans tout le pays. Victimes des razzias, ils gagnèrent le centre et l'est au dix-huitième siècle puis se dirigèrent vers le nord-ouest à la recherche de terres nouvelles jusqu'à la région de l'Ouham entre 1840 et 1860. Ils représentent la plus importante population du pays.

⁶ Cf. Julien (1904 : 38 et 1929 : 69-70).

Comme le personnage central de son premier roman, Goyemidea fait carrière dans l'enseignement, du secondaire au ministère centrafricain de l'Éducation et de la Recherche, et la Fondation culturelle de Bangui porte aujourd'hui son nom. Le Dernier survivant de la caravane (1985), situé dans les dernières années du dix-neuvième siècle, évoque un épisode de l'histoire violente du pays, « l'un des rares pays de l'ancien empire français », constitué « de tribus refoulées de l'Est par la traite arabe qui drainait des esclaves vers les ports de l'océan indien et par d'autres tribus refoulées de l'Ouest fuyant la traite européenne » (Decraene 1989 : 60).

La razzia sur laquelle s'ouvre le texte, perpétrée par les Arabes en pays banda, éclaire les racines africaines du trafic esclavagiste et révèle la double violence de l'esclavage et de la colonisation, implicitement liés dès les premières pages du récit. Elle lie surtout, explicitement, pratique de l'islam et violence. Le texte situe le récit à l'est, entre Ippy, « à mi-chemin entre Bambari et Bria » (p. 9) et plante le nouveau village établi par les esclaves marrons sur la rivière Kaada. Ce roman cite encore d'autres villes : Bakala, Birao, Berberati, Ndele, Bokouma, Bangassou, situées aux quatre coins de la RCA, qui achèvent de l'ancrer dans la réalité géographique et de donner corps au récit qui va suivre. L'auteur a choisi de traiter le sujet à travers un récit mythique de fondation, raconté par le patriarche du village, depuis ses débuts heureux jusqu'au raid des esclavagistes, une razzia brutale au lever du jour dans un village, la suite du récit retraçant le calvaire de la caravane et les étapes de sa progression jusqu'à sa libération aussi désirée qu'inattendue. La conclusion, telle qu'elle s'exprime à travers les dernières paroles du griot aux enfants du nouveau village, révèle le public visé par l'auteur – une nouvelle génération avide de retrouver son histoire, allusion à la vaste diaspora africaine à la recherche de ses racines et de son identité perdues.

DE LA PAIX AU CHAOS

Les premières pages du roman décrivent Ippy, « fondée vers les années 1912 par un administrateur français des colonies » (p. 9), comme cette « minuscule localité perdue au cœur de l'immense Afrique » (p. 10) au milieu de « grandes étendues de savanes et de forêts » (p. 23) et arrosée par quatre petites rivières. Évoquant la colonisation française, le narrateur tente de « préciser les circonstances

comme marquant leur identité¹³ tout en l'occultant. Leur turban, « qui ne laissait entrevoir que deux yeux » (p. 41) et le nez, cachant le reste du visage, est présenté comme une protection supplémentaire, ce qui leur vaut encore les appellations d'« hommes enturbannés » (cinq fois) alors que cette protection augmente le sentiment de vulnérabilité des villageois nu-tête. Le peu de peau visible confirme encore leur étrangeté – leur couleur « cuivrée », leur nez « crochu ». L'appellation de « fantôme » remplacera progressivement, vingt-deux fois, celles du premier jour, établissant définitivement le statut de non-humain de ces esclavagistes.

Leur parler lui-même reste incompréhensible, gênant l'interaction, comme le soir de l'attaque des fourmis rouges où, « ne parlant pas leur langue » (p. 66), les esclaves sont incapables d'expliquer ce qui se passe à leurs maîtres. Les villageois captifs et ignorants de leur destination souffrent également de constater « qu'il leur était impossible de comprendre ce qui se tramait [parce] nos maîtres s'exprimaient dans une langue entièrement inconnue de nous » (p. 45), un « jargon guttural et incompréhensible » (p. 133).

UNE VIOLENCE SANS PAROLES

D'un bout à l'autre du roman, les deux groupes, incapables de communiquer verbalement du fait de la différence de langue, ont recours à l'action violente comme moyen d'expression alternatif – ils malmènent, crachent, frappent et tuent. Tout ceci est mis en lumière par

parole et d'empêcher sa reproduction. Les mots du narrateur comme les actes évoqués disent la montée de la haine qui envahit l'espace pour enfin jeter les deux groupes l'un contre l'autre dans le dernier chapitre au titre bien choisi : « le combat final » (p. 133). La libération des esclaves, due à l'arrivée inattendue du seul villageois à avoir échappé au raid, un jeune parti à la chasse, se fait l'écho d'une libération semblable mais réelle, celle d'un groupe Banda Linda qui, en 1901, réussit à repousser ses adversaires vers la rivière Ouaka et à les noyer.éeb(a)-11((r)-120 T env)

l'importance capitale de la succession du jour et de la nuit, du matin et du soir, dans le quotidien de la caravane.¹⁷

1 ^{er} matin	Pause près d'un cours d'eau : Ablutions et prière	p. 54-56
1 ^{er} soir	Prière et repas	p. 61
2 ^e matin	Ablutions et prière avant le petit déjeuner	p. 67

DEUX VISIONS DU MONDE ANTITHÉTIQUES

Dans le temps, la cassure entre l'avant et l'après, le passé et le présent, et l'attitude des uns et des autres vis-à-vis de ceux qui sont étrangers à leur communauté de vie, est longuement analysée, et perçue comme le fruit du colonialisme, défini dans le roman comme « la

Face aux musulmans, les villageois adeptes de la religion traditionnelle renouent avec leurs croyances en renforçant le lien qui les unit à leurs ancêtres, à travers une suite de récits oraux, contes, légendes et souvenirs interrompant pour un temps le récit de la caravane. Ce faisant, ils proclament la supériorité de leurs croyances, qui donnent un sens à leur existence et permettent cohésion et adéquation entre les croyances auxquelles ils adhèrent et leur comportement au quotidien : ils se soutiennent les uns les autres, démontrent leur courage, le respect des valeurs ancestrales – respect de la vie et des vieillards, habitude de protection des femmes et des enfants, transmission de ces valeurs. Les souffrances du groupe, à leur paroxysme, font remonter la prière : « J'appelai les 'Amatchis', les mânes de tous nos ancêtres, les priaï et les suppliai de toute la force de mon âme de venir détruire [...] tous ces hommes enturbannés dont la méchanceté dépassait les limites de l'imaginable » (p. 102). La libération finale sera attribuée aux Esprits du clan, prouvant la supériorité de la religion traditionnelle sur un islam vécu comme une religion de violence et de mort.

CONCLUSION

et y perdant son âme. L'originalité de Goyemide est, tout en rejoignant une tradition romanesque, d'avoir ancré ses romans dans l'histoire spécifique de la Centrafrique pour en rappeler le passé et offrir un regard critique sur sa gestion présente. Il donne ainsi raison à Mongo Beti qui écrivait en 1996 :

J'ai souvent entendu dire que les écrivains ne devaient pas se mêler de politique, que le militantisme affaiblit l'artiste ou même lui fait perdre sa voie [...]. Je n'ai pas besoin de consulter l'histoire littéraire pour prouver la fausseté de cet argument. Il me suffit d'examiner ma conscience pour affirmer qu'il n'y a pas de plus grande vocation pour un homme de lettres que la défense d'une noble cause. Et y a-t-il une cause plus noble au monde que le bonheur et la liberté d'un peuple ? (187)

Ouvrages cités

AGOUN PERPERE, Fatma. 2014. « Etiologie de l'altérité noire dans le conte oriental et maghrébin », in Ursula BAUMGARDT (ed.), Représentations de l'altérité dans la littérature orale africaine, Paris, Karthala, 2014, pp. 89-114.

BAUMGARDT, Ursula (ed). 2014. Représentations de l'altérité dans la littérature orale africaine, Paris, Karthala.

BETI, Mongo. 1996. « Afterword : homecoming », in IBNLFASSI L. & HITCHCOTT N. (éd.), African francophone writing. A critical introduction, Oxford, Berg, p. 187.

BOTTE, R. 2010. Esclavages et abolitions en terres d

DENHAM, Dixon. 1826 / 2001. Voyages et découvertes dans le nord et dans les parties centrales de l'Afrique

